Document generated on 04/19/2024 11:02 a.m.

Cahiers de géographie du Québec

Une stratégie : la propreté comme valeur de la vie quotidienne

Geneviève Heller

Volume 24, Number 62, 1980

URI: https://id.erudit.org/iderudit/021475ar
DOI: https://doi.org/10.7202/021475ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)
1708-8968 (digital)

Explore this journal

Cite this note

Heller, G. (1980). Une stratégie : la propreté comme valeur de la vie quotidienne. *Cahiers de géographie du Québec*, *24*(62), 321–326. https://doi.org/10.7202/021475ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CAHIERS DE GÉOGRAPHIE DU QUÉBEC,
Vol. 24, no 62, septembre 1980, 321-326

UNE STRATÉGIE : LA PROPRETÉ COMME VALEUR DE LA VIE QUOTIDIENNE

par

Geneviève HELLER

Université de Lausanne, Suisse

PRÉSENTATION

Les géographes sont aujourd'hui de plus en plus en quête de sens, à la recherche des valeurs qui sous-tendent et parfois conditionnent directement l'évolution de nos productions et de nos pratiques sociales. Ils connaissent bien certaines des valeurs de notre héritage occidental, ils ne savent pourtant pas grand chose encore sur leurs conditions d'émergence dans un groupe social donné. Or, une fois admis le fait qu'une société ne produit pas son espace et les conditions de ses pratiques quotidiennes à partir de sa seule base matérielle (son infrastructure), mais qu'elle s'y projette toute entière, avec l'ensemble de ses contradictions, on devrait convenir qu'elle le fait aussi bien à travers tout ce qui forme aussi sa superstructure. On peut donc poser que l'une des clés d'interprétation de l'organisation et des pratiques spatiales d'une société passe par la lecture dans l'espace des idées, des images, des codes de comportement, des systèmes de valeurs, de tout ce qui n'étant pas matériel a autant de réalité, les représentations mentales, en bref l'idéologie de la société qui a produit son espace à son image. Les géographes malheureusement n'ont guère fait d'études à ce niveau. Ils disposent cependant dans la thèse de Geneviève Heller, qui, sous le titre « Propre en ordre » a étudié l'habitation et la vie domestique vaudoise entre 1850 et 1930, d'un premier exemple à méditer. L'auteur a soutenu sa thèse dans le cadre de la section d'Histoire de l'Art et plus particulièrement de l'architecture de l'Université de Lausanne, devant un jury où se mêlaient l'esthéticien, l'historien de l'art et l'historien économique. Devenue valeur esthétique dans la vie domestique, la propreté est tout à la fois affaire d'architecture, d'aménagement intérieur, d'histoire sociale et d'exploration de la vie quotidienne, de médecine, d'hygiène et de morale, d'histoire du quotidien. Mais comme le dit l'auteur « le quotidien ne relève d'aucune discipline en particulier ».

Il nous a semblé que ce quotidien là relevait des préoccupations des Cahiers... Comment les autorités helvétiques gardiennes de l'Ordre, de l'Hygiène et de la Morale, sont parvenues à façonner l'image que la Suisse allait présenter à ses visiteurs et à ses clients ? Qu'est-ce que la propreté ? Peur des microbes ou peur du désordre ? Une vertu, une valeur, ou un instrument majeur du maintien de l'ordre social, l'expression d'un ensemble de conditions qui pour la réaliser ne sont pas étrangères à ces nouvelles maladies sociales dont une Suisse « au-dessus de tout soupçon » n'est certes pas exempte ? Les Suisses ne sont pas seuls en cause. Toutes les minorités sont sales pour ceux qui les dominent. C'est pourquoi Geneviève Heller a élargi ici le débat en lui donnant toute sa généralité. Relevons cependant la dernière phrase de sa thèse : « Si on enlevait la propreté, on verrait ce qu'elle recouvre, ce qu'elle protège. Si la saleté revenait ? » Ce serait la révolution.

Jean-Bernard Racine
Université de Lausanne

Comment le peuple suisse a-t-il fait l'apprentissage de la propreté, de la discipline, du respect de l'ordre établie ?

Comment la Suisse s'est-elle débarrassée de sa crasse, parvenant même à vendre de la santé ?

À quelle stratégie obéit le goût de la propreté qui a mis sa griffe sur tous les espaces ?

Telles sont les questions qui sont à l'origine de cette recherche présentée comme thèse à l'Université de Lausanne et publiée sous le titre *Propre en ordre*[1].

L'idéologie d'un État se lit sur son territoire, et la propreté, aussi dérisoire et innocente qu'elle paraisse, la dénonce.

La propreté est la gardienne de la santé, la sauvegarde de la moralité, le fondement de toute beauté[2]. Est-ce assez dire de quelle mission la propreté a été investie, mission civilisatrice par excellence ? C'est dans la seconde moitié du XIXe siècle et durant le premier quart du XXe siècle que la propreté s'est vue érigée en vertu cardinale de la vie domestique. Elle a contribué ainsi à modifier les priorités, les mentalités, les comportements et l'aménagement de l'espace. Aujourd'hui elle est pour ainsi dire devenue implicite, on la respecte par habitude, sans être conscient de sa relativité; elle fait partie, en bonne place, de notre système de valeurs, celui-là précisément que l'on cherche à explorer en voulant comprendre au nom de quels critères on agit, on juge autrui.

PROMOTION DE LA PROPRETÉ, INSTRUMENT CENTRAL

La promotion de la propreté est de toute évidence à mettre en relation avant tout avec la campagne hygiéniste qui s'est développée avec intensité dans la seconde moitié du XIXe siècle dans les pays industrialisés. Ceux-ci doivent faire face à des fléaux sociaux fortement aggravés par les conditions de surpopulation (augmentation de la population et concentration des masses laborieuses). L'insuffisance des conditions d'habitation jointe aux conditions de travail et à la précarité des moyens d'existence prend un caractère pathogène sans précédent. Les épidémies de choléra et de typhus, les ravages de la tuberculose, la mortalité infantile, l'alcoolisme suscitent des préoccupations majeures au centre desquelles se trouve la question du logement et de l'hygiène urbaine. Le motif d'intervention est d'abord économique, c'est-à-dire que ces fléaux coûtent cher à la collectivité (assistance publique, incapacité de travail); en même temps, le motif est un réflexe d'autodéfense : la classe privilégiée elle-même a lieu de craindre la contamination. Concrètement, ce sont ces deux critères qui se révèlent décisifs, quoique idéologiquement on se réfère davantage à des motivations d'ordre philanthropique : on cherche à promouvoir la santé des masses par intérêt tout autant sinon plus que par un égalitarisme naissant qui attribuerait à chaque homme le droit à la santé et au bien-être.

L'alimentation en eau saine, l'amélioration du réseau des égoûts, l'assainissement de quartiers entiers par démolition, la construction de logements salubres, la mise sur pied d'une police des constructions axée sur des préoccupations hygiéniques : telles sont quelques-unes des mesures caractéristiques de l'hygiène urbaine. On réalise très tôt cependant qu'il faut mener une autre campagne parallèlement à celle des services publics, à savoir une campagne d'éducation de la population. À quoi sert-il, dit-on, de construire des logements salubres, si ceux qui les occupent viennent à les rendre malsains par négligence, par ignorance. Il faut leur apprendre à aérer, à laisser pénétrer le soleil, à entretenir le logement. La propreté est ici un instrument central. La femme gardienne du foyer, est investie d'une mission réformatrice : elle est responsable de la

salubrité dans sa maison, elle doit prendre sa part, à l'échelle familiale, à l'immense tâche d'édification d'une ère nouvelle marquée par l'hygiène scientifique.

L'intérieur de la maison est peu à peu entièrement réformé; il est surtout déshabillé, dépouillé, simplifié. Les ornements, les draperies lourdes, les meubles rembourrés, les tapis, les moulures, les corniches, les alcôves, les bibelots, bref, tout ce qui peut accrocher la poussière, gêner les opérations de nettoyage systématique, ce qui ne peut être lavé aisément, tout le « superflu » aux yeux des hygiénistes les plus sévères, est supprimé. On recommande les surfaces lisses, peintes à l'huile, de simples voiles de coton en guise de rideau, le linoleum, le lit métallique. La clarté doit régner à l'intérieur des logements, celle du soleil bien sûr en priorité, et de la lumière; mais aussi une clarté pour ainsi dire formelle qui affiche la propreté, qui appelle la propreté : les parois doivent être claires, les rideaux blancs; la cuisine et la salle de bains, la chambre à coucher, tout au moins le lit, sont dominés par la couleur blanche, celle qui incarne le mieux l'hygiène et la propreté.

La femme, maîtresse de maison ou domestique, doit redoubler ses efforts. L'entretien est une tâche désormais primordiale : la poussière est l'incarnation tangible des microbes, invisibles mais pernicieux; il faut donc l'éliminer complètement. « L'hygiène exige que nous maintenions notre demeure en état de propreté parfaite afin d'éliminer les poussières et les microbes nuisibles à notre santé[3]. » Des équipements techniques viennent peu à peu seconder la ménagère, l'eau courante d'abord, puis des appareils comme l'aspirateur et la machine à laver. Ils allègent les corvées sans aucun doute, les rendant moins pénibles; mais en même temps, et c'est un argument de vente incomparable au début du siècle, elles permettent un nettoyage plus complet, plus *hygiénique*. En matière d'entretien, la femme n'en fait pas moins finalement, au contraire elle en fait plus, puisque les exigences sont plus élevées. Un intérieur hygiénique se nettoie plus facilement (tout est organisé de façon rationnelle), mais aussi plus souvent et plus parfaitement.

La campagne d'éducation de la population en matière d'hygiène ne porte pas seulement sur le logement, son aménagement intérieur et l'entretien. Tous les secteurs de la vie domestique sont soumis aux critères de l'hygiène et corrigés : ainsi l'alimentation, l'habillement, le soin aux petits enfants, l'hygiène du corps. Le développement de l'hydrothérapie a sans doute réhabilité l'usage de l'eau pour le corps, comme méthode thérapeutique d'abord, mais aussi dans l'idée de fortifier l'organisme, de stimuler ses fonctions, c'est-à-dire en guise de prévention, et enfin, tout simplement comme « bain de propreté ». Il n'était pas d'usage en effet au XIXe siècle de se laver entièrement le corps, sinon à des occasions tout à fait exceptionnelles. Or c'est la seule façon finalement, et qui paraît élémentaire aujourd'hui, d'atteindre les derniers et les plus intimes retranchements de la saleté, si ardemment combattue, aussi bien pour des raisons médicales que, on va le voir, sociales et morales.

RAISONS SOCIALES, MORALES ET ESTHÉTIQUES

Ce sont les masses populaires, la classe ouvrière active surtout, qui sont visées par cette nouvelle propagande pour la propreté. L'institution des bains publics en ville ou comme complément à une cité ouvrière, et, vers la fin du siècle, l'introduction de douches scolaires, caractérisent cette préoccupation. On souhaite que chaque semaine, les élèves puissent « bénéficier d'un lavage de propreté complet, rapide, réparateur des forces physiques et morales[4] ». Les équipements publics qui mettent à la disposition du peuple des installations que l'on peut considérer comme le parallèle des salles de bains que la bourgeoisie commence à édifier dans ses logements, restent malgré tout déri-

soires si l'on songe à la foule qu'il faudrait pouvoir ainsi « laver », sans compter évidemment, que là où les équipements existent, la clientèle ne se précipite guère : c'est une habitude nouvelle qu'il n'est pas aisé de créer. Pour donner une idée numérique, qui concerne ici l'Allemagne, Oscar Lassar, l'un des inventeurs de la douche populaire, rapporte en 1886 qu'il y a dans tout l'Empire germanique 1082 établissements de bains pour une population de trente-deux millions d'habitants[5]. D'autre part, sur la base d'une statistique régionale, Lassar déduit qu'il est annuellement donné un bain pour trente personnes, ou un bain par habitant en trente ans !

En réalité, les « éducateurs sociaux » (hygiénistes, médecins, gens d'église, enseignants, philanthropes, préoccupés des progrès de la civilisation, et tous issus de la bourgeoisie éclairée) songent d'une façon plus globale à réveiller la dignité du peuple, à corriger son apparence, à susciter une discipline convenable. Les romans ou feuilletons moralisants, les manuels d'éducation ménagère, les règlements d'usine, jusqu'au livre du soldat, recommandent la propreté du corps et celle des vêtements, une décence et une sobriété dans la tenue, une exactitude, une rigueur, en un mot une discipline dans la vie quotidienne.

La propreté correspond à un code, défini avec une précision de plus en plus grande et de plus en plus riche. Elle contribue, de façon particulièrement efficace, à régler la vie quotidienne, à assurer une sorte d'homogénéité. Les atouts de la propreté, comme méthode éducative, se révèlent tout à fait polyvalents : la santé reste l'argument numéro un, pour des motifs économiques et pour enrayer un mal galopant qui contamine au-delà des barrières sociales. Quant au message adressé à la population il correspond à peu près à cette formule lapidaire : « Si tu tiens à ta peau, lave-la »[6].

Les arguments moraux restent cependant indissociables de la campagne hygiéniste : la propreté est pour ainsi dire une question de dignité humaine, vis-à-vis de soi-même, des autres, et même de Dieu. Combien de fois est-il répété que « la netteté du corps appelle la netteté de l'âme »[7]. L'une entraîne l'autre, et la première est le révélateur de l'autre. On compte beaucoup sur cette analogie, sur le pouvoir bénéfique, exemplaire pour ainsi dire, des conditions physiques, matérielles et leur influence sur le mental et la moralité. C'est un aspect prépondérant de l'initiative pour la construction des logements ouvriers. Il débouche sur une réflexion beaucoup plus vaste de la conception déterministe de l'architecture et du milieu physique : créer un espace tel, qu'il modifie les comportements, éduque, serve d'exemple. Inversément, on ne manque pas d'établir l'analogie, tantôt accusation, tantôt flatterie, que l'ordre et la propreté domestiques sont le reflet de la moralité, de la capacité, de l'honnêteté. Depuis le temps que l'on dit à la femme que « son intérieur » parle d'elle : désordre, saleté, négligence, sont associés à dépravation, immoralité, irresponsabilité, au contraire, la tenue exemplaire du ménage est signe de bonheur, prospérité, sécurité, et même d'amour ! Cet argument est largement repris par la publicité moderne, celle par exemple des produits à lessive : on voit qu'une femme aime ses enfants et s'en occupe car leurs vêtements sont propres !

La santé est protégée, la moralité est sauve, plus encore, l'humeur, l'énergie, jusqu'à la productivité, sont, dit-on, conditionnées par la propreté. « L'individu qui s'est lavé, qui s'est débarbouillé, marche d'un pas alerte, le visage frais, l'esprit dispos, et peut, très réellement produire mieux et plus vite[8]. »

Finalement il existe encore un autre argument valorisant la propreté, argument esthétique. Si aujourd'hui les caractéristiques formelles d'un aménagement hygiénique ont largement acquis une place de choix dans le champ de la beauté (design, décoration d'intérieur, aménagement urbain), et ceci est dû autant à une évolution du goût, qu'à des

impératifs rationnels et hygiéniques, il a fallu à la fin du XIXe siècle, sacrifier les valeurs esthétiques bourgeoises. À vrai dire c'était sans grande importance, car les plus concernés par la leçon de l'hygiène devaient être les pauvres, les gens simples, les masses laborieuses. La propreté, dira-t-on, est la beauté des pauvres. C'est là-dessus que doit et peut porter leur effort d'embellissement, c'est leur compensation à la richesse, à la culture, au luxe. Simplicité et propreté sont inséparables.

LA BOURGEOISIE, PROPRIÉTAIRE DE LA VALEUR

Il n'est pas question ici de développer davantage ces arguments qui méritent d'être approfondis, nuancés. Notre recherche ponctuelle sur le canton de Vaud, en Suisse, entre 1850 et 1930, l'a montré : la propreté est un instrument de civilisation, au sens des valeurs du XIXe siècle occidental. La bourgeoisie, meneuse de la société, impose son idéologie. Se sentant à la fois menacée et agressée par les masses populaires, se voulant responsable du sort de la collectivité, elle trouve dans la propreté un instrument idéal de domestication, que l'on peut appeler une tyrannie douce. Des motivations, combien légitimes, ont permis de justifier une surveillance domestique, d'imposer un rituel strict et accaparant, d'organiser la vie intime de la population, et de tendre ainsi vers une certaine uniformité « positive ».

La propreté aujourd'hui peut être considérée comme l'une des valeurs essentielles de la vie domestique et même de la vie sociale et de l'aménagement urbain. Elle joue implicitement comme critère d'évaluation. C'est une valeur positive dont la légitimité n'est guère mise en doute. On croit à la propreté, c'est une valeur sûre. On ne se rend pas très bien compte d'ailleurs de la permanence et l'omniprésence de cette notion dont l'influence est sensible sur nos comportements, la façon d'aménager l'espace, l'appréciation que l'on a des autres, le sentiment de bien-être ou de malaise. L'acquis que l'on peut attribuer à la campagne hygiéniste depuis plus d'un siècle fait sans aucun doute partie de ce que l'on appelle le *progrès :* les principales maladies sociales et épidémiques du XIXe siècle sont écartées, les rues sont nettes, les logements ne sont plus des bouges, l'individu n'est pas agressé par la souillure des autres, chacun a appris à bien se comporter; les hôtels, les restaurants, les hôpitaux sont impeccables, les lieux publics sont laissés en bon état de propreté. La Suisse à cet égard peut servir d'exemple. S'il est aisé de reconnaître les mérites de la propreté, il est sans doute moins facile de déchiffrer ou de reconstituer de quelle façon elle s'est imposée dans la mentalité, de quelle idéologie elle s'est trouvée peu à peu chargée. En d'autres mots, on n'a peut-être pas réalisé à quel prix elle est entrée dans les moeurs, de quels traits elle est inséparable. La propreté fait partie d'un réseau de valeurs : elle est soeur de l'ordre, de la discipline, de l'obéissance. Elle est apparentée au goût de la santé; elle est en relation directe avec les notions de rationnel, pratique, efficace. On ne se méfie sans doute pas assez de ce qu'une valeur reconnue peut avoir de pernicieux, on lui fait trop confiance. Elle est susceptible aussi d'ambiguïté : elle peut être pervertie, excessive, méticuleuse, répressive, aseptisée; elle engendre la monotonie, l'asphyxie mentale et sensorielle. L'histoire de la propreté permet d'éclairer certains de nos automatismes, sans doute confortables, sécurisants, mais aussi contraignants : nous sommes habitués à un seuil élevé d'exigences en-dessous duquel nous sommes mal à l'aise, sur lequel nous n'hésitons pas à placer notre fierté et la conviction d'une supériorité non seulement économique, mais aussi morale.

La compréhension d'une valeur apparemment aussi domestique et innocente, et pourtant tellement révélatrice, est malaisée et délicate. La propreté relève de l'histoire du

quotidien dont seule pour l'instant une approche ouverte, toute empirique, toute intuitive, et menée dans un contexte précis (historique et géographique), peut tenter de rendre compte.

NOTES

[1] HELLER, Geneviève (1979) *Propre en ordre, Habitation et vie domestique 1850-1930 : l'exemple vaudois.* Lausanne, Éditions d'En bas.

[2] (1885) *Le bonheur domestique.* Neuchâtel, Librairie générale (Édité par la fabrique de chocolat Suchard).

[3] GRAND, Fanny-Marie (1933) *Chez nous.* Lausanne, Payot.

[4] En l'honneur de l'inventeur du bain-douche. In *Bulletin trimestriel d'hygiène balnéaire et de propreté,* 1923, nº 3, p. 4.

[5] LASSAR, Dr Oscar (1888) *Heber Volksbäder.* Braunschweig, Friedrich Vieweg.

[6] WEILL-MANTOU, J. (1906) *Hygiène à l'usage des écoles normales primaires.* Paris, Colin.

[7] PIFFAULT, A. (1908) *La femme au foyer.* Paris, Delagrave.

[8] La toilette du matin. In *Le Conteur Vaudois,* 29 avril 1979.